

LE BOURRU,

JOURNAL A L'USAGE DES GENS DE BELLE HUMEUR.

AVIS.

Nous prions nos abonnés de la campagne et de la ville de nous faire parvenir immédiatement les sommes qu'ils nous doivent. Un Collecteur passera chez les abonnés de Québec.

VARIÉTÉS.

UNE NOCE AU VILLAGE.

Je quittais Naples et j'abordais en Sicile, où m'appelait un service à rendre à un ami.

Amoureux d'une jeune Anglaise qui lui rendait amour pour amour, avec une violence romanesque qu'on ne rencontre guère que chez les filles d'Albion, un de ces amis, comme on en a quatre ou cinq dans la vie, m'avait prié de l'accompagner en Sicile. Il devait s'unir à celle qu'il aimait devant l'autel de Sainte-Rosalie. C'est le refuge italien des cœurs blessés, comme Gretua-Green en Angleterre. Les parents de la jeune fille refusaient d'une façon absolue leur consentement, et mon ami n'avait pas d'autre moyen d'épouser celle qu'il aimait. Du moment qu'elle n'y faisait pas d'objection, la chose était de la plus grande facilité.

Mon ami alla droit à Palerme. Moi, je pris le chemin le plus long; je tenais à mettre mon excursion à profit.

Je pris donc à travers les terres, n'hésitant pas à coucher dans les villages et demandant l'hospitalité à un paysan quand je ne trouvais pas une auberge où me loger. Cette façon de voyager me permit d'observer des mœurs fort pittoresques et surtout de voir des costumes qui sont d'un charmant effet dans les paysages étrangers.

Un matin, après une longue course de nuit, j'arrivai au bourg de San Remo. Tout le village était en fête, on célébrait le mariage d'un des plus beaux garçons du pays avec une des plus jolies filles. Bientôt il me fut donné de juger par mes propres yeux, et je dus reconnaître qu'il n'y

avait rien d'exagéré dans le récit des villageois.

La noce débouchait sur la place. Parée de ses plus beaux atours, la mariée était fière au bras de son jeune mari. Celui-ci, roi de et guindé, comme un homme parvenu au faite du bonheur depuis quelques heures, marchait la tête haute et semblait lancer un regard narquois à tous les envieux que son mariage avait faits. Son costume était celui de toute la nation sicilienne, chapeau galonné, culotte courte, veste ornée de broderies en soie. En y regardant de près, on aurait pu y trouver bien des choses qu'on rencontre encore dans les campagnes de France. Mais l'ensemble était fort pittoresque et devait séduire un voyageur curieux placé dans une situation comme la mienne.

Je voulus connaître l'histoire de ce mariage, et voici ce qu'on me raconta :

Giuseppe aimait depuis longtemps Ernesta; mais le père de la jeune fille résistait à toutes les ouvertures du mariage. Il objectait et le jeune âge de son enfant, et le peu de fortune de celui qui désirait entrer dans sa famille, deux objections que l'amour lève avec une extrême facilité dans tous les pays. Ici, les refus paternels faillirent tourner au tragique.

Pour la troisième fois Giuseppe avait été évincé, et, certes, il fallait que son amour fût d'une violence bien tenace pour ne pas se rebuter.

Ernesta aimait son amant au moins tout autant qu'elle en était aimée, et elle ne pouvait consentir à le perdre par la mauvaise volonté de son père. Elle résolut de ne confier à personne le soin de ses affaires, et de tenter un dernier effort pour fléchir cette obstination paternelle; mais le coup devait être décisif.

Elle revêtit ses plus beaux habits, et, quand le soir eut ramené tout le monde à la maison, elle alla trouver son père.

— Ecoute, lui dit-elle; je sais que Giuseppe t'a demandé ma main, et je connais tes refus. Je n'en veux pas chercher les raisons, elles m'importent peu. Mais voici ce que j'ai résolu. Tu vois ce couteau, — et, en parlant ainsi, elle montrait à son père un petit couteau long et effilé, — je suis décidée à me le plonger dans le cœur si demain tu refuses encore. Tout le village connaît mon amour pour Giuseppe. J'aurai soin de répandre le bruit que, père barbare, tu veux faire violence à ma volonté, et tout le village fera retomber ma mort sur toi. Maintenant, choisis!

La jeune fille n'ajouta pas une parole, et se retira avec la fierté d'une femme antique.

Le père savait de quoi sa fille était capable. Il eut peur de lui voir mettre à exécution ses sinistres desseins, et donna son consentement. Quinze jours après, le mariage désiré vivement par tous fut conclu.

J'étais arrivé juste à point pour voir les heureux époux dans toute la gloire de leur triomphe.

Bon nombre de jeunes gens et de jeunes filles du village accompagnaient les époux. De grands bouquets de fleurs juchés sur des bâtons étaient portés comme des drapeaux. Cette noce était une véritable fête, et personne ne pensait qu'elle pouvait être, avant la fin du jour, troublée par quelque événement sinistre.

Mon hôte cependant, vieux Sicilien plein de finesse, ne s'y fit qu'à moitié. Il regarda, comme moi, passer la charmante théorie; mais, pour quelqu'un qui ne le connaissait pas, il y avait de la tristesse dans le sourire qui contractait ses lèvres.

Ju fus frappé de cette expression de figure, et sans doute mon hôte vit mon étonnement.

— Ça finira mal, me dit-il quand nous fûmes seuls: Andréa n'est point avec eux.

— Qu'est-ce que c'est qu'Andréa? lui demandai-je.

— Ah! c'est vrai, vous êtes étranger, et vous ne connaissez pas notre Andréa.

— Je ne demande qu'à le connaître, surtout si c'est un bon garçon, comme je n'en doute pas.

— Oh! pour cela, c'était bien le meilleur des jeunes hommes du village, et jamais personne n'avait eu à se plaindre de lui, jamais il n'a fait de mal à âme qui vive, et tout le monde l'aimait comme un frère et un ami. Mais, depuis quelque temps, il n'est pas reconnaissable. Il a bien raison, le vieux proverbe: "Défiez-vous de l'eau qui dort."

J'entrevis une histoire sous les paroles obscures de mon hôte, et j'interrogeai.

(La fin au prochain numéro.)

AVIS.

Ceux de nos abonnés qui ne conservent pas la file des numéros du "Bourru," nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir les No. 2. 19. 28. 29. et 30.